

Application de l'ethnométhodologie à l'économie. L'exemple du pétrole

PAUL LOUBIÈRE

Magazine Challenges, INDEX. Paragraphe (EA349)

Résumé : *Cet article présente un domaine d'application – l'économie – aux développements de l'article publié dans le n°2 des Cahiers d'Ethnométhodologie [2008 pp. 9-21], dans lequel sont exposés quelques concepts fondamentaux de l'ethnométhodologie, à travers l'article co-écrit avec Yves Lecerf, en 1987. Ethnométhodes, villages, membres, etc., sont illustrés ici à travers cette étude sur les « réalités » du baril de pétrole, comme constructions sociales des acteurs du pétrole.*

Mots clés : *Hyper-rationalité, ethnométhodes, village, membres*

Abstract : *As a development of the article issued in Cahiers d'Ethnométhodologie N°2 [2008 pp. 9-21], this paper presents an application to economy of basic concepts of ethnomethodology, as understood by Yves Lecerf and the author in a 1987 paper. Ethnomethods, village, members, etc. are illustrated here through a study on the « realities » of the petrol barrel, as social constructions of the petroleum actors.*

Keywords : *Hyper-rationality, ethnomethods, village, members*

Je voudrais aujourd'hui vous présenter l'ethnométhodologie sous un aspect pratique en prenant un exemple très actuel, celui du baril de pétrole. L'exemple peut surprendre : un baril n'est pas un groupe de personnes et ne peut donc pas être le point de départ d'une étude ethnométhodologique. Nous tenterons néanmoins de montrer que cet objet est une construction sociale. Son prix est l'objet d'une multitude d'études (il en paraît plus d'une par jour) et les acteurs professionnels échangent en permanence des informations qu'ils n'ont jamais vérifiées eux-mêmes. Le baril de pétrole n'est pas séparable du *village* de ces acteurs professionnels. Notre propos ici n'est pas de dire lequel de ces acteurs a raison ou tort. Il ne s'agit pas davantage d'affirmer que telle information est vraie et que telle autre est fautive (qui suis-je pour le dire !) mais de montrer comment des données brutes deviennent stratégiques et se transforment en information et en communication.

Avant de commencer, quelques précisions utiles. Dans une présentation universitaire classique, il est d'usage de mentionner ses sources, de distribuer des éléments chiffrés, de com-

menter des études ou des ouvrages. Je vais délibérément m'éloigner de cette façon de faire et aborder la question sous un angle ethnologique. Non, je ne vais pas vous raconter les structures élémentaires de la parenté d'un baril ! Mais je vais essayer de vous décrire un *village* très particulier, celui des pétroliers, et la brutale destruction des *ethnométhodes* à cause de l'arrivée de nouveaux acteurs.

Première partie : Le monde platonicien du baril de pétrole

Avant de commencer cette étude, je croyais naïvement que le baril était un objet physique. Il était extrait d'un puits, voyageait dans des oléoducs, parfois dans des superpétroliers, arrivait dans une raffinerie, sortait sous forme de carburant et finissait par faire rouler de vraies voitures avec de vrais conducteurs tout en émettant de vrais gaz à effet de serre. Un jour, j'ai naïvement demandé à une compagnie pétrolière de suivre un baril depuis son extraction jusqu'à la pompe à essence. On m'a répondu qu'une telle aventure était impossible. Que personne ne pouvait suivre un baril de bout en bout. Imaginez ma désillusion ! « Pourtant, argumentai-je, on peut bien suivre un objet physique d'un point à un autre ? » Oui. A condition qu'il s'agisse d'un objet physique. Mais un baril n'est pas un objet physique. C'est une entité qui se manifeste sous plusieurs aspects, un peu comme la *substance* chez Spinoza. D'un côté, oui, il y a bien un liquide visqueux et nauséabond qui vient des entrailles de la terre. Mais de l'autre, il y a un marché. Et le marché segmente le parcours du baril. En d'autres termes, il n'était pas possible d'accéder à ma demande de suivre un baril parce qu'il n'existe pas un seul opérateur qui soit propriétaire du baril depuis l'extraction jusqu'à la pompe. Si une même compagnie exploite un gisement, est propriétaire d'un oléoduc ou d'un bateau et d'une raffinerie (le cas de Total par exemple), le baril change pourtant de mains un très grand nombre de fois pendant son parcours. Un très grand nombre de fois ? Combien ? Réponse de Total : « *On ne sait pas. Ça dépend.* » Ah ? Mais on peut avoir un ordre de grandeur ? « *Un même baril peut changer plusieurs centaines de fois de propriétaire en une seule journée.* ». Cela signifie-t-il que le baril change concrètement de mains ? Non, bien sûr ! Personne ne songe sérieusement à manipuler un vrai baril (c'est lourd 158 litres !). On manipule une quantité abstraite, une idée platonicienne. Et c'est cette idée qui change de mains et qui s'échange sur le marché, ce n'est pas l'objet physique.

Le phénomène est relativement récent. Jusqu'à la fin du siècle dernier, le nombre d'intervenants sur le marché pétrolier était faible. Il se comptait en milliers. Il était possible d'étudier le *village*, de repérer les *ethnométhodes* et de connaître les données admises par le *village*. Certes, il y avait un marché, mais la moindre « ligne » se chiffrait en centaine de millions de dollars ce qui limitait considérablement le nombre d'intervenants. Qui peut mobiliser plusieurs centaines de millions ? Rien de tel aujourd'hui. Grâce à la « titrisation », autrement dit le fait de pouvoir émettre des bons qui représentent un petit nombre de barils, le nombre d'acteurs a considérablement augmenté si bien que la « volatilité » des prix est devenue beaucoup plus grande. Concrètement, n'importe qui peut acheter un « bon pétrole », aussi facilement qu'on achète une action en bourse.

Au cours des six premiers mois de l'année 2008, le baril de pétrole est passé de 100 à 147 \$, alors qu'il était à moins de 50 deux ans plus tôt. Pourquoi ? Voici une explication qui n'est pas habituelle. Ce n'est pas la mienne, c'est celle qu'on entend souvent, notamment dans les pays du

golfe. « On croit souvent que c'est la consommation chinoise qui est à l'origine de la flambée des prix, explique Pierre Terzian, directeur de *Pétrostratégie*, une lettre d'information pour les décideurs du secteur, *c'est réducteur. Les cours ont commencé à s'envoler avec la guerre d'Irak. C'est aussi l'époque où les Etats-Unis ont voté une loi qui permet l'opacité des transactions financières en ligne sur les marchés du pétrole. C'est la fameuse loi dite « Enron Loop hole ». Sur n'importe quelle bourse, il y a un régulateur. Mais cette loi a suspendu les régulations sur les transactions électroniques du pétrole. Résultat, les *hedges funds* qui représentaient à peine 0,2% des transactions avant 2003, réalisaient 35% des transactions à l'été 2008 ». En clair, le changement législatif a favorisé l'arrivée de nouveaux acteurs. Ces derniers ont modifié les équilibres existants en imposant de nouvelles règles. « Les prix se sont donc envolés, déclarait Pierre Terzian en janvier 2008¹, alors qu'il n'y avait aucun manque de pétrole. Le marché était parfaitement approvisionné. L'Arabie Saoudite, par exemple, n'a jamais refusé de livrer un seul acheteur. Il y a aujourd'hui une capacité de production excédentaire de 3 millions de barils jour. Cette capacité était de seulement 0,5 million de barils/jour en 2005. Selon l'AIE (Agence internationale de l'énergie), elle sera de 5 millions de barils/jour fin 2008. La demande mondiale n'a pas baissé, mais elle a cessé d'augmenter aussi vite. Dans le même temps, la capacité de production a augmenté, essentiellement en Angola et en Arabie Saoudite. » En janvier 2008, alors que les « nouveaux entrants », autrement dit les financiers, tout comme les économistes et les commentateurs s' alarmaient d'une possible pénurie de pétrole, ces propos étaient iconoclastes. Un an plus tard, alors que le prix du baril est retombé en dessous des 50 \$, ils sonnent assez justes...*

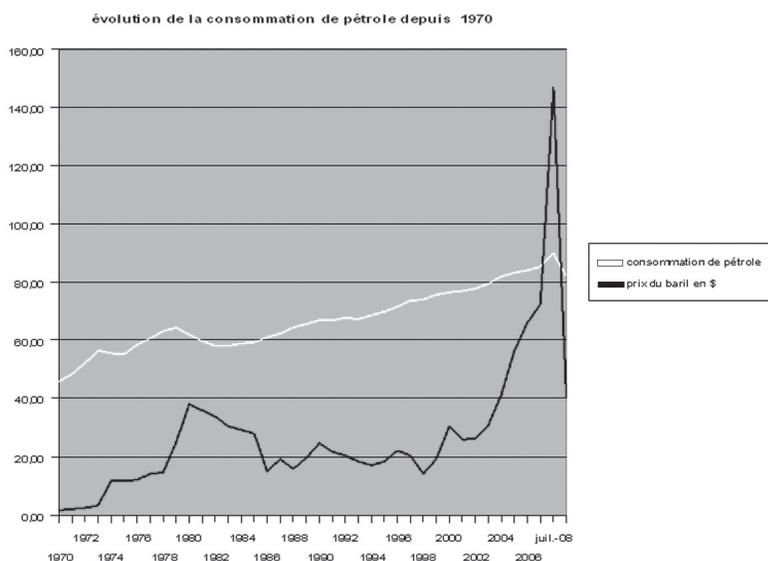
Deuxième partie : Les deux barils

L'expression « nouveaux entrants » ne doit pas être prise dans un sens négatif. Je l'utilise simplement pour distinguer les « anciens », ceux qui connaissent le pétrole physique, qui sont allés sur des gisements pétroliers et qui estiment, à tort ou à raison, qu'ils « savent de quoi ils parlent », des nouveaux acteurs pour qui le pétrole est une entité abstraite. Il y a donc deux clans : les matérialistes, ceux qui croient à un baril physique, et les idéalistes, les platoniciens, qui croient à la réalité de l'idée du pétrole. Chacun de ces clans possède un totem : le baril de pétrole. Mais il serait illusoire de croire qu'il s'agit du même objet. Ce sont deux objets différents qui portent le même nom. Tout au long de l'année 2008, les aventures du baril de pétrole ont ressemblé à un roman picaresque, composé de moments ternes, où le prix est resté aussi plat que la grande steppe de Russie, et des périodes de « volatilité » où le cours a fait du « yoyo ». A la mi-juillet, il avait atteint le plafond historique de 147 \$. Depuis, il a perdu 70% de sa valeur ! Certes, la consommation a un peu baissé mais cela n'explique pas l'ampleur de la correction, pas plus que la hausse précédente n'était liée à une quelconque pénurie.

En fait, comme nous l'avons vu, le pétrole a deux visages. D'un côté, c'est un objet physique. Dans ce monde réel, les errements des cours sont tout simplement ceux de la demande. Jusqu'au pic de juillet 2008, pour reprendre l'expression de Christophe de Margerie, le PDG de Total, « nous n'avions pas testé l'élasticité des prix », autrement dit la croissance ininterrom-

¹ Interview au magazine Challenges du 10 janvier 2008.

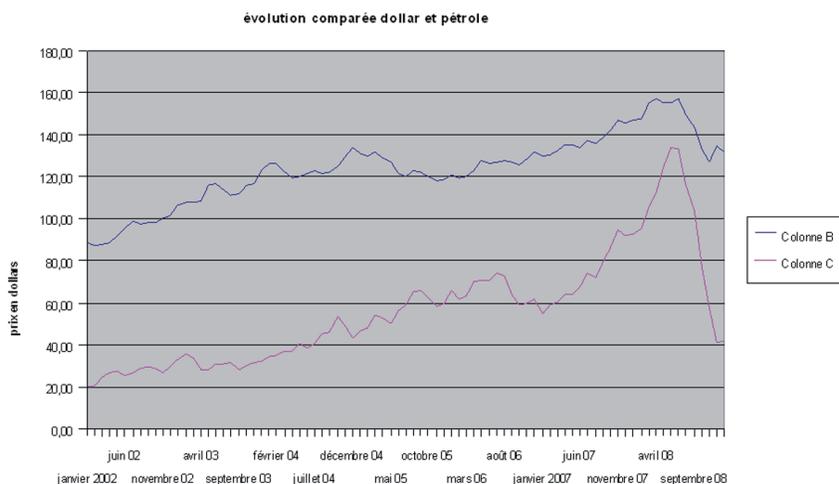
pue de la demande engendrait mécaniquement une croissance ininterrompue des prix. C'est la fameuse loi de l'offre et de la demande (il n'entre pas dans notre propos de nous prononcer sur la validité de cette loi). Et si les prix baissent depuis l'automne 2008, c'est tout simplement parce que la demande baisse. La preuve ? « *la demande pétrolière s'affaiblit presque de jour en jour* », indique le très sérieux rapport mensuel du CGES (*Centre for Global Energy Studies*) en novembre 2008 qui précise que « *dans les pays industrialisés de l'OCDE, la consommation est inférieure d'un million de barils/jours à son niveau de l'an dernier* ». Le rapport précise que la demande mondiale est en baisse pour la première fois depuis 25 ans, même dans les pays émergents. La demande chinoise, traditionnellement en forte hausse, « *semble sur le point de chanceler* » souligne encore le rapport. De fait, en novembre 2008, la Chine ne savait plus quoi faire des stocks qu'elle avait constitués avant les jeux olympiques, si bien que Sinopec, l'une des principales compagnies pétrolières du pays, avait annoncé qu'elle allait réduire de 8 à 10% ses importations d'ici la fin de l'année. En clair, il y avait manifestement trop de pétrole sur le marché. Voilà pour l'analyse des matérialistes. L'analyse est solide, convaincante. Sur le long terme, on peut faire correspondre assez exactement les périodes de forte hausse du prix et la baisse de la consommation : 1974 et 1975, à la suite du premier choc pétrolier et 1981-82-83 qui suivent le second. Dans cette lecture, il est logique que le troisième choc pétrolier (même si les économistes ne sont pas tous d'accord pour parler d'un troisième choc) ait été suivi d'une baisse de la consommation. Bref, tout cela suit la logique de la loi de l'offre et de la demande. Il est absurde de parler de spéculation. Il y en a sûrement, mais ce n'est que l'écume qui accompagne la vague de fond.



La consommation et le prix du pétrole suivent des courbes relativement parallèles sur une longue période. Le prix du baril est beaucoup plus volatile que la consommation et les écarts sont donc beaucoup plus importants, surtout ces dernières années. Mais les grandes tendances sont les mêmes : la forte hausse de la consommation au début des années 70 alors que le prix

stagnait, s'est traduite par un rattrapage brutal en 1974. La forte hausse du prix dans les années 80 a entraîné une baisse de la consommation. A son tour, la baisse des cours à partir de 1982 a favorisé la reprise de la consommation de pétrole. De 1984 à 2008, la hausse de la consommation est régulière et semble imperméable à la variation des prix. Mais c'est aussi la période où la demande pétrolière des pays émergents arrive sur les marchés internationaux. A partir de 2002, la hausse de la demande provoque la hausse des prix jusqu'au point culminant de juillet 2008. Ce graphique peut servir à illustrer la thèse selon laquelle le pétrole obéit à la loi de l'offre et de la demande.

Dans l'autre clan, les données choisies ne sont pas les mêmes. Les financiers privilégient une autre réalité. Pour eux, le baril est un produit totalement virtuel dont le prix fluctue au gré des marchés. Dans les périodes de crise, la corrélation entre le pétrole réel et le pétrole virtuel disparaît. Le pétrole est acheté, vendu, racheté en l'espace de quelques minutes, sous forme virtuelle aussi simplement qu'un paquet d'actions quelconques. Les financiers ont pris l'habitude de suivre une loi non écrite selon laquelle le baril est indexé sur le dollar. « *Au départ, explique Thierry Le François, analyste chez Natixis, les pays de l'Opep étaient payés en dollar mais dépensaient en euros. Pour compenser les mouvements du dollar, ils jouaient sur le prix du baril. Aujourd'hui, la situation est différente. Le pétrole sert de couverture. On en vend quand l'euro baisse par rapport au dollar et inversement. La règle est qu'un mouvement de 1% sur le dollar donne à peu près 3% de correction sur le baril* ». La preuve ? A partir de l'été 2008, l'euro a baissé d'un peu plus de 22% par rapport au « billet vert » (de 1,60 € à 1,24 €). Le pétrole a suivi le même mouvement, passant de 147 \$ à 52 \$, soit 64% de baisse. Enfin, l'effondrement des marchés provoque un rapatriement des fonds spéculatifs. Les sommes placées en pétrole sont retirées en catastrophe par les investisseurs pour colmater d'autres brèches ! Sur le long terme, depuis plus de vingt ans, le prix du « brut » oscille au rythme du dollar ! Rien à voir avec la consommation physique.



La corrélation entre le prix du pétrole et l'évolution du cours du dollar par rapport à l'euro est évidente au moins depuis 2002. Même si le prix du baril est plus volatile que le dollar, les

deux courbes suivent les mêmes tendances. Le phénomène s'explique par la notion de « couverture ». Quand le dollar baisse, les spéculateurs se « couvrent » en achetant du pétrole, une opération devenue beaucoup plus banale à partir de 2003 quand les banques ont créé des certificats « pétrole », autrement dit un « pétrole en papier » facilement échangeable sur les marchés internationaux. Ce graphique peut servir à illustrer la thèse selon laquelle la hausse ou la baisse du baril n'ont rien à voir avec la consommation de pétrole mais suivent les mouvements du dollar.

Il y a donc deux interprétations, parfaitement logiques, parfaitement cohérentes, qui renvoient à deux réalités distinctes. L'étonnement qui saisit l'ethnologue du pétrole vient de la parfaite juxtaposition des deux mondes. Il y a, bien sûr, une explication à cette juxtaposition. Mais cette explication est à son tour une construction...

Notre propos n'est pas de dire si une interprétation est meilleure qu'une autre mais simplement de montrer que le pétrole est aussi une construction sociale. Nous pourrions faire le même exercice à propos des réserves mondiales de pétrole. Les données sont fabriquées. Ce sont des constructions sociales, des conventions. Rappelons que pour l'ethnométhodologie et pour Wittgenstein, la convention n'est pas synonyme d'arbitraire ! Mais il est indispensable de montrer que les objets physiques ont une dimension sociale qui est parfois oubliée, surtout lorsqu'on dispose de données chiffrées.

Conclusion : Data mining et stratégie

Les deux *villages* défendent chacun leur interprétation avec, comme nous l'avons vu, des arguments solides, validés par des courbes mathématiques sur plus de trente ans. L'ethnométhodologue, encore une fois, n'a pas vocation à dire si une interprétation est meilleure qu'une autre. Ce qui nous intéresse c'est le mécanisme social qui est à l'œuvre. Or, pour les *membres* de chacun des *villages*, les données ne sont pas des constructions sociales, ce sont des données objectives, des faits bruts. Comment oserait-on d'ailleurs douter de données aussi objectives que le nombre de tonnes ou de baril de pétrole ? Ces données sont tellement complexes à recueillir qu'il est effectivement très difficile de les contester. Mais là n'est pas la question. La difficulté vient du fait que l'aspect social de la construction des données est occulté. Les acteurs du monde économique prennent des décisions en fonction de ces données comme s'il s'agissait de la réalité. Ils oublient qu'ils ont une carte sous les yeux et pas le territoire. Ou, pour le dire en terme plus moderne, ils ont sous les yeux un monde virtuel. Mais les conséquences, elles, sont bien matérielles.